

LE MENTOR

UNIVERSEL;

Par M. l'Abbé Roy, Censeur royal, &c.

Lex mea, Lux.

N° 3. 1785.



A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, au Bureau du Mentor
universel, rue Guénégaud, N° 20.
THÉOPHILE BARROIS, le jeune, quai
des Augustins.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

5

Ouvrages du même Auteur.

L'AMI DES VIEILLARDS *présenté* AU ROI ;
2 volumes, superbe impression de Didot jeune ,
formant la première partie de la collection des
MORALISTES MODERNES, parcsils & faisant suite
aux MORALISTES ANCIENS , imprimés chez Didot
l'ainé , papier vélin d'Annonay , 7 liv. , le papier
ordinaire se trouvant épuisé.

On souscrit aussi au Bureau du MENTOR UNI-
VERSEL pour l'Histoire des CARDINAUX FRAN-
ÇOIS , jusqu'à nos jours , ornée de Portraits ,
dédiée au ROI , par le même , à raison de 18 liv.
d'avance pour l'in-8°. papier ordinaire , & de
36 liv. pour l'in-4°. broché, même papier.

Les volumes seront payés à mesure, qu'ils pa-
roîtront au prix de 6 liv. pour l'in-8° , & de
12 liv. pour l'in-4°. Les trois derniers, *gratis*.

On payera en souscrivant pour les exemplaires,
papier vélin , tirés à petit nombre ; pour l'in-8°
36 liv. ; pour l'in-4° , 72 liv. Chaque volume
sera payé à mesure , 12 liv. pour l'in-8° , & 24 l.
pour l'in-4°. Les trois derniers, *gratis*.

Le premier volume paroîtra incessamment &
les autres de suite.

Afin que l'ordre de souscription , pour le *MEN-
TOR UNIVERSEL*, soit le même pour tout le monde , MM. les Souscripteurs, du premier Juin 1784 , sont priés de renouveler leur abonnement à l'époque de Janvier 1785.

Comme ils ont reçu huit volumes depuis la fin de Décembre , on n'est plus comptable envers eux que de quatre volumes pour compléter leur année qu'ils ont payée. En déduisant ces quatre volumes , ils ne doivent plus payer , pour la présente année, que 8 liv. 16 s. pour Paris , & 10 liv. 16 s. pour la Province.

On pourra s'adresser aussi au Bureau du *Mentor universel* , pour toutes les places vacantes à rechercher dans l'ordre de l'éducation publique ou particulière , soit à Paris , soit en Province , en France , ou chez l'étranger , en observant d'affranchir les lettres de demandes.

LE DOCTEUR....**AU COMTE.....****LETTRE ONZIÈME.**

PUISQUE vous en êtes , mon cher Comte , sur la naïveté de la Langue Françoisé , je crois que vous lirez avec plaisir l'Épître suivante ; elle est d'un bon esprit & d'un homme vraiment aimable , que j'estime beaucoup , qui joint à l'instruction profonde toute l'aménité du langage. Nous lui devons plusieurs Ouvrages charmans. J'aurai peut être , dans la suite , l'occasion

8 . LE MENTOR

de vous le faire connoître plus particulièrement (a).

Il adressa cette Épître à Madame... en lui envoyant le *Manteau de Sapience*, Comédie-Ballet en trois actes, dont le sujet est tiré d'un Fabliau, intitulé : *le Manteau mal taillé*, ou le *Court-Mantel*. Voyez les Fabliaux ou Contes des douzième & treizième siècles, premier volume, page 60.

(a) M. le Chevalier de Sauvigny, déjà cité.



É P I T R E
SUR LA NAIVETE,
A M A D A M E.....

*En lui envoyant la Comédie du Manteau
de Sapience.*

MA MUSE, trop long-temps indécise & craintive,
A repris enfin le crayon
Qui traça l'histoire naïve
Des amours de Pierre-le-Long (a).

Nos aïeux, dites-vous, grace à leur ignorance,
D'un cœur simple & sensible offrent l'heureux tableau;
Vous voulez voir l'esprit encore à son berceau,
Et la langue dans son enfance.
Mais l'esprit a son luxe ainsi que l'opulence.

(a) Roman dont le succès a été si prodigieux, que les exemplaires sont devenus très-rare.

L'image des plaisirs par le luxe détruits ,
Dans ce siècle brillant , ressemble à l'indigence
Que l'œil du riche altier repousse avec mépris.
Si la Nature encore ose aspirer à plaire ,
Ce n'est qu'en se parant du plus vif coloris :
On veut que le contraste ajoute un nouveau prix
Aux plaisirs du Mondain célébré par Voltaire.

Racine & Despréaux, vos écrits enchanteurs,
Du langage & du goût ont posé les limites ;
Et je cours m'exposer au dédain des lecteurs,
En voulant m'affranchir de ces bornes prescrites.
Mon oreille est sensible à vos heureux accords ;
Du vol de vos esprits j'admire l'étendue ;
L'art qui polit vos vers embellit vos efforts

D'une élégance continue :

Mais, pardonnez ce trait à ma Muse ingénue,
Toujours harmonieux, sages, vrais, expressifs ;
Un peu moins élégans, vous seriez plus naïfs.

Molière plus hardi, mais cependant plus sage,
Sans jamais éblouir, attache davantage
Aux traits approfondis de ses savans pinceaux.
La langue, ce tyran si cher à Despréaux,

Molière, en se jouant, la plie à son usage ;
L'écrivain dispaçoit ; j'entends le personnage ;
Et d'abord je distingue , au seul choix de ses mots ,
L'hôtel de Rambouillet , pédants, prudes, cagots ;
Chez lui le villageois parle comme au village :
Veut-il peindre un vieillard ; il vieillit son langage :
Tout lui convient , s'il offre à l'œil observateur ,
Et de tous nos travers le piquant assemblage ,
Et les secrets replis du cœur.

N'étoit-ce pas ainsi que le bon la Fontaine ,
Esprit simple & malin , de sa facile veine
Laissoit souvent couler ces mots ressuscités ,
Que l'usage a proscrits , mais qu'on a regrettés ?
« Vous citez la Fontaine : est-il votre modèle ,
Ce Chantre aimable & gracieux ?

Dans ses vers négligés , dira-t-on , mais heureux ,
Aux règles de la langue il est encor fidèle ;
Il est pourtant naïf : soyez-le comme lui.
Marot, qui le premier vous ouvrit la carrière ,
Ecrivoit pour son siècle, & Marot a vieilli ;
Sans affecter son style , empruntez sa manière. »

Ainsi s'expriment de concert ,
Dans leurs écrits vantés , Voltaire & d'Alemberts
Cent échos l'ont redit ; la tourbe polémique
A déclaré la guerre au style marotique.

Ils ont raison, sans doute, en attaquant Rousseau :
Même alors qu'il descend de son trône lyrique ,
La naïve gaieté semble fuir son pinceau :
La verve qui le rend hardi, pur, énergique
L'égare dans des jeux à sa Muse inconnus.
Il braverait encor les traits de la critique ,
Si l'art eût adouci son ton dur & caustique ;
Si, lorsqu'il veut sourire à l'enfant de Vénus,
Il n'en dédaignoit pas les accens ingénus.

Plus souple & plus adroit, l'étincelant Voltaire ,
Qui, brillant d'une grace à Marot étrangère,
Ennemi du vieux style, en blâme les abus,
Quelquefois le permet à sa plume légère ;
J'aime qu'un Sybarite, au luxe abandonné,
Laisse au fond d'un jardin que les arts ont orné
Quelques arbres épars, & des fleurs sans culture ;
C'est un hommage au moins qu'il rend à la Nature.

Que le faux Bel-Esprit, régent rébarbatif,
Immolant sans pitié les enfans de ma veine,
De la naïveté fasse un genre exclusif
 Qui n'appartient qu'à la Fontaine ;
Je le vois sans surprise, & le souffre sans peine
Le cœur seul peut atteindre à la naïveté ;
Toujours inépuisable en sa variété,

Tantôt

Tantôt douce & timide, énergique & sublime,
Elle peint tour-à-tour l'innocence & le crime.
C'est un élan de l'ame à l'esprit inconnu;
C'est un trait qui s'échappe avant d'être prévu;
Cruel, il fait horreur; généreux, il fait plaisir;
Il est toujours naïf, s'il est involontaire.
Tel est le grand Corneille en ses vivans portraits:
Dans le fond de son cœur il va puiser les traits
Dont il daigne annoblir les vainqueurs de Carthage;
De ces tyrans du monde en présentant l'image,
Il a tant de candeur, de force & de fierté,
Que mon ame avec eux s'agrandit & partage
Le généreux orgueil d'un courage indomté.
Tout sublime écrivain, naïf dans son langage,
Même quand il peint l'homme en sa difformité,
Apôtre de l'humanité,
Nous la fait honorer & chérir davantage.

Que le fidèle aveu d'un premier mouvement
A l'ame la plus pure échappe rarement !
On fait l'exagérer, le déguiser, le taire;
Et cet art de tromper, devenu l'art de plaire,
Qu'a-t-il produit enfin ? La mort du sentiment :
Mort lente & triste, long néant,

Où l'esprit nous conduit par sa fausse lumière,
Où l'intérêt calcule & croit juger le cœur,
Où la langue a perdu sa grace coutumière,
Où toute illusion cesse avec le bonheur.

Hélas! la plus aimable, aux yeux même du Sage,
L'Amour eut autrefois le naïf enjouement,
La franche loyauté, la simplicité en partage :
Peut-être on aime encor ; mais on aime autrement.
Amour ! qu'as-tu donc fait des graces de ton âge !
 Au premier soupir d'un amant,
 Je le vois martyr de l'usage :
Sans s'en douter , il offre , au lieu de la candeur ,
Les éclairs de l'esprit , le luxe du langage ,
 Et les subtilités du cœur.

Transporté dans les temps de la Chevalerie,
Pourquoi me consumer en efforts superflus ,
Pour peindre avec les mots d'une langue apauvrie
 Des sentimens qui ne sont plus ?
Que de termes heureux , énergiques , sonores ,
 Sans sujet ont été proscrits !
 Pourquoi , par l'usage introduits ,
Tant de mots sans valeur , tant de fleurs inodores ?

De ce bizarre effet justement indigné ,
Quel homme , dévoré d'une céleste flamme ,
Dans le cercle des sons, interprètes de l'ame ,
Ne se sent pas emprisonné !

Votre libre génie , ô Marot, ô Montagne !
Jamais dans son essor ne se vit arrêté :
C'est ainsi que le chêne , ombrageant la campagne ,
Brave les vents jaloux & croît en liberté.
Sur vos antiques pas qu'un faux goût me proscrive ,
Si je puis retrouver votre grace naïve ,
J'aurai rempli les vœux de mon cœur enchanté.
Vos écrits ingénus , dictés par la Nature ,
De l'art qui vous réprouve accusant l'imposture ;
Passeront d'âge en âge à la postérité.

E N V O I.

LE don d'embellir tout est votre heureux partage ;
Je ne puis, comme vous, donner à mes discours
Ce tour aisé , brillant & sage ,
Cette fleur de l'esprit , ce léger badinage ,
Ce ton qui persuade & qui charme toujours.
Simple & sensible , & même un peu sauvage ,
Semblable aux Nymphes d'un bocage
A qui méfieroient vos atours ,

R ij

Ma Muse, en vous rendant hommage ,
Offre la vérité sans grace & sans détours :
Ami du bon vieux temps , je parle son langage ,
Et mon eau d'Hippocrène est l'eau du *Puits d'amour*.



LA COMTESSE.....

AU DOCTEUR....

Continuation du même sujet.

LETTRE DOUZIÈME.

ET moi aussi, Docteur, je veux parler des jolies qualités de notre Langue. Mais, avant tout, permettez que je me plaigne de vous. Comment, plus de lettres à votre chère, votre si aimable Comtesse ! Toujours au Comte ! je ne fais donc rien, moi, Monsieur ? Ah ! Docteur, je ne vous reconnois

B iij

plus. Ignorez-vous que je suis la mère de celui pour lequel vous parlez. Puisque c'est de moi qu'il doit recevoir ses premières leçons de Langues ; ne l'avez-vous pas dit ? C'est donc à moi que doivent s'adresser les premiers conseils sur ce sujet. Voilà les hommes. Quand il s'agit de raisonner, ils ne nous comptent pour rien. Veulent-ils rire , s'amuser ; des femmes. Oh ! des femmes , on ne peut s'en passer ; elles font l'ame de la société : c'est le charme de la vie. Comme il est doux , ce langage ! les fripons ! on voit bien que nous leur sommes quelquefois nécessaires ! Mais la conversation s'engage .

l'intérêt du sujet augmente , la politique ou la philosophie s'en mêle. Voilà toutes les têtes qui deviennent froides comme les cœurs , adieu le sentiment : l'esprit va faire tous les frais , les sourcils se froncent , la gravité est empreinte dans l'attitude , dans le discours. Parlez de modes , d'ajustemens , Mesdames.... Nous prenez - vous , Messieurs , pour de simples joujoux ? En vérité , *vous avez bien de la bonté* , Soyez plus justes. Nous savons , comme vous , parler raison. Il est des femmes frivoles ; mais , en général , nous pouvons nous flatter d'apprendre à bien des hommes à raisonner ; sans nous , les pauvres

malheureux ! que de sottises ils commettraient sans cesse ! Pourquoi les époux de nos jours s'ennuient-ils avec leurs épouses ? C'est qu'avec elles il faut raisonner d'affaires, d'intérêts de ménage, d'enfans, d'instruction, de conduite ; c'est qu'en un mot, il faut toujours parler & agir avec raison. Il leur tarde d'être ailleurs pour se livrer au démon de la folie qui gâte tout. Ceci ne regarde point mon mari, Docteur ; vous savez combien nous sommes loin de nous plaindre l'un de l'autre. Jamais peut-être communauté d'actions & de pensées raisonnables, & par-là même, de plaisir n'a été si complète qu'entre nous ;

cette union a souvent mérité vos éloges. Ne subsisteroit-elle donc plus à quelques égards ? Auriez-vous formé le complot de vous emparer tous les deux exclusivement de l'éducation de mon enfant ? cela ne s'accorderoit point avec vos principes. D'honneur , mon cher Docteur , je vous veux mal de ne pas m'écrire. Les soins de mon enfant m'occupent à la vérité ; mais je trouverois encore le moment de vous répondre. D'ailleurs , nos entretiens ne formeroient-ils pas une partie des soins que je dois à mon enfant , puisqu'ils auroient pour objet son éducation. Mon mari m'a toujours fait

part de vos lettres, mais je l'ai querellé de ce qu'il s'obstinoit à entretenir tout seul correspondance avec vous. Souvent il vous est aussi arrivé de ne pas lui dire un mot pour moi : oh ! je suis vraiment en colère de cela ; vous voyez que ce n'est pas seulement l'intérêt qui me dicte ces reproches. L'amitié n'y a pas la moins forte part. Serez-vous plus complaisant une autrefois ? répondez. — Oui ; — eh bien , faisons la paix , & causons tous deux *philosophiquement*. Une mère est d'autant plus mauvaise mère , qu'elle a moins de philosophie.

Il y a donc des femmes aux-

quelles on peut parler science & raison : témoin celle à qui l'*Épître sur la naïveté* est adressée. Je la connoissois , cette pièce délicieuse ; elle est du charmant Auteur de *Pierre-le-Long*. J'ai oui dire que , dans le tems , on n'appelloit le Chevalier de Sauvigny , que *Pierre-le-Long*. C'étoit vraiment lui faire honneur. Son Ouvrage est un chef-d'œuvre. Sentiment , délicatesse , enjouement , tout intéresse dans *Pierre-le-Long*. Vive *Pierre-le-Long* , disoit-on , à la Cour & à la Ville ; il a causé un plaisir universel : c'est la franchise , la naïveté même ; attributs précieux de *Pierre-le-*

Long, que n'êtes - vous ceux de tous les hommes !

Pour revenir à l'*Epître sur la naïveté* que vous avez envoyée à mon mari, je l'ai reçue avec une nouvelle satisfaction. Notre langue devoit être bien intéressante avec ce ton de naïveté qui la caractérisoit autrefois. Je ne fais comment elle a pu ne pas toujours plaire au Philosophe de Genève, lui dont les discours ont emprunté de si beaux ornemens de la Langue Française ; lui dont la Langue Française a publié la gloire : l'ingrat ! il avoit dit dans son *Emile*, que l'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme ; il auroit rougi, sans doute,

doute, de ce vice odieux ; & cependant, il traite la Langue Française avec une ingratitude affreuse : il fait plus, il la calomnie. Jugez de son injustice par ces paroles : « La Langue Française est, dir-on, » la plus chaste des Langues ; je » la crois, moi, la plus obscène. » Ah ! Rousseau, pour vouloir être original, il ne convient pas de calomnier. Pourquoi n'avez-vous pas voulu reconnoître ce passage de l'Horace François ?

Le Latin, dans les mots, brave l'honnêteté ;
Mais le Lecteur François veut être respecté.

Est-il un homme raisonnable ;
éclairé, je ne dis point parmi nous,

mais entre les étrangers, qui ne l'adoptent comme une vérité incontestable ?

Quand le Philosophe Gènevois dit que la chasteté d'une Langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes ; mais à ne les pas avoir , a-t-il raison , mon cher Comte ? Toutes les Langues peuvent être obscènes dans la bouche de l'homme qui veut parler obscénité. L'homme impur , ou le vertueux , communiquent à leur gré le souffle de l'impureté ou de la décence à tout ce qu'ils disent. La langue n'est que l'instrument qui rend nos idées , nos pensées & nos passions , dont elle emprunte

le caractère & le génie. A proprement parler, aucune langue n'est essentiellement ni chaste, ni obscène ; mais celle dont les tours se prêteront le moins à l'indécence & à la malhonnêteté , fera indubitablement la plus chaste. Or , telle est la Langue Françoisé : il suffit de la suivre depuis son enfance jusqu'à nos jours. On verra qu'elle s'annonce toujours sous un air de politesse & de candeur qui n'a pas peu contribué à procurer au François , dans l'esprit de tous les Peuples, la réputation d'urbanité & d'amabilité dont il jouit. Comment Rousseau a-t-il donc pu dire qu'il n'y a point de Langue

Cij

où il soit plus difficile de parler purement en tous sens que la Françoisise ? Il paroît que cette difficulté n'a , jusqu'ici , arrêté personne. Je crois , au contraire , qu'il n'y a point de langue où l'impureté répugne davantage que dans la Françoisise ; par la raison qu'elle y est moins accoutumée. Voyez la Langue Latine : un seul de ces mots donne l'idée de la plus grosse injure , nous n'en avons guère en François , qui répondent à ces mots durs & injurieux ; il nous faut recourir sans cesse à des périphrases pour rendre des idées indécentes. Dans la bouche des autres Nations , elles paroissent toutes nues ; dans

la nôtre, elles ont besoin d'un voile; quiconque oseroit lever ce voile, passeroit pour un être de mauvaise compagnie. En France, le peuple est grossier comme par-tout ailleurs; mais personne ne parle moins françois que lui. Si quelque chose pouvoit prouver tout-à-fait contre la décence des autres Langues, ce seroit de dire que par-tout, excepté en France, la populace qui s'exprime d'une manière libre & obscène parle néanmoins exactement la Langue du pays.

Nous n'aurons jamais en François de bonnes traductions du Latin, de l'Allemand, &c. Tous nos Traducteurs François de ces Idiô-

mes ont été obligés d'adoucir les expressions originales , parce que le Lecteur ne peut se prêter à des choses souvent aussi fortes & aussi dures , ou aussi licencieuses. On m'a dit, mon cher Docteur , que Gessner seroit beaucoup moins aimable pour nous dans sa langue actuelle , & même qu'il ne seroit pas honnête de faire lire l'original aux femmes Françoises. La Langue Allemande , dit le Traducteur de Gessner , a des hardiesses que , non-seulement je ne pouvois pas , mais que je ne devois pas rendre en François.

Je me suis permis , mon cher Docteur , de vous parler un peu

de notre Langue, non pas que je me croie faite pour aller de pair avec vous dans ce qui concerne l'érudition, mais parce que j'ai toujours aimé à étudier les Langues. Je connois auffi paffablement le Latin ; mon oncle le Chanoine de. . . . plus instruit que ne le font ordinairement les Chanoines, chez lequel j'ai été élevée, avoit pris plaisir à me l'apprendre. Quant à la Langue Allemande, je la connois moins : Je la faurois maintenant fort bien, fi je n'euffe perdu le meilleur Maître, le plus cher à mon cœur, & véritablement le plus propre à m'enseigner. Vous connoiffiez le Marquis de. . .

frère de mon père. Long - temps employé dans les troupes de l'Empire , dans les momens de loisir que lui laissoit son état , il avoit fait une étude particulière de la Langue Allemande ; il la possédoit à fond autant que le bel Art de commander & de vaincre. L'amour de la patrie le rappella dans ses foyers paternels ; il nous aimoit tendrement ; il vint se reposer à l'ombre de ses lauriers & dans le sein de sa famille. J'avois quelques dispositions pour les Langues ; & sur-tout une curiosité singulière , qui m'impatientoit toutes les fois que je voyois un livre écrit dans une Langue étrangère.

Il en angura bien : à peine étois-je levée , & c'étoit dès l'aurore , car il m'avoit auffi appris à me lever de très-bonne heure , que je volois à lui. Il m'embrassoit tendrement ; & , lorsque j'étois sur ses genoux : — je voudrois bien savoir l'Allemand ; apprenez-le moi donc , mon cher oncle. Il me donnoit tous les jours deux ou trois leçons , le soir & le matin , & toujours il m'instruisoit sur ses genoux , en m'amusant , en jouant avec moi , & en me comblant de caresses. Je profitois , je profitois ; c'étoit merveille. Hélas ! je n'ai pas joui long-temps d'un si bon Maître. On voulut bien m'en

donner un autre , mais j'ai toujours crainc qu'il ne valût pas celui-là , & puis , je ne voulois pas me rappeler à tous momens une perte qui me caufoit tant de douleur.

Au reste , mon cher Docteur , si je me suis mêlée du cours érudic que vous suivez avec mon mari , c'est moins pour ajouter à vos idées , que pour ne pas vous distraire tout-à-fait de votre sujet , & pour vous renouveler en même-temps l'amitié sincère que je vous ai vouée pour la vie. Adieu , écrivez-moi quelquefois à moi-même.

LE DOCTEUR.....

A LA COMTESSE.....

Sur le même sujet.

LETTRE TREIZIÈME.

JE n'ai guère écrit , Madame ,
au cher Comte , sans lui parler
de la personne du monde que
j'estime & respecte le plus. Je
comptois assez sur l'amitié de l'é-
poux , pour être assuré qu'il fauroit
toujours me ménager celle de sa
digne épouse , & me rappeler
exactement à son souvenir. Vos

reproches me sont bien sensibles ; je ne m'en console que par la nouvelle preuve qu'ils me donnent de de votre attachement.

Tout ce que nous-nous écrivons doit vous être commun, non-seulement parce qu'une mère a le même intérêt qu'un père à l'éducation de son fils , mais encore à cause de votre esprit, de vos lumières & de votre attention particulière à tous les détails, même minutieux, de l'éducation.

Vos réflexions sur la pureté de notre Langue , sont très-justes. Comme vous , je pense que J. J. Rousseau ne l'a pas servie avec tout le zèle qu'il lui devoit, & par amour
pour

pour la vérité, & par reconnoissance. En effet, l'eussions-nous connu sans la Langue Françoisse ? l'eussions-nous admiré ? Je le crois inexcusable ; 1^o pour son ingratitude, 2^o sur-tout pour son erreur : car il seroit difficile de ne pas la supposer volontaire dans un homme aussi éclairé. Je présume que R..... qui n'aimoit pas les François, aura fait rejaillir une partie de son mépris sur leur Langue. Voilà, pour l'ordinaire, le progrès de nos sentimens. Ils s'étendent en bien ou en mal sur un objet & sur ce qui tient à ce même objet. C'est une injustice de plus.

Il peut se faire que R..... ait

1785. N^o 3.

D

eu à se plaindre de quelques François ; mais , en général , on doit convenir que les François ne se font pas mal conduits envers lui. Ne fait-on pas que , parmi les plus grands Seigneurs , communément peu généreux , quand il s'agit d'argent , plusieurs lui offrirent des bourses & des pensions ; il accepta les offres de quelques-uns. L'honnête médiocrité de fortune dont il jouissoit , étoit en partie le fruit des dons qui lui avoient été faits , & le produit de ses travaux littéraires.

Il a beau nous dire que la Langue Françoisse est obscène , on ne s'en apperçoit pourtant pas sous sa plume. S'il le croyoit véritablement , que n'écrivoit-il donc

dans une Langue plus pure ? c'eût été une inconséquence à lui d'adopter un Idiôme contre lequel il auroit eu cette odieuse prévention. Il nous devoit encore le service de nous déclarer la plus pure de toutes les Langues , à son avis ; nous eussions pu juger par comparaison.

Cependant , c'est à force de comparaisons que nous sommes parvenus à persister dans la ferme persuasion de préférence due à notre Langue , particulièrement à cause de sa pureté, ou, si j'ai bien compris vos idées , de son éloignement pour l'impureté. Elle est incontestablement la moins impure de toutes.

D ij

On peut considérer les Langues, ainsi que les êtres parlants, sous deux rapports, l'un physique & l'autre moral. Au physique, les Langues ne sont autre chose que les mots & les expressions. Au moral, elles consistent dans les manières de s'exprimer & dans les tours de phrases; & c'est-là ce qui s'appelle précisément le caractère & le génie de la Langue, attributs essentiels qui reconnoissent pour principe le caractère & le génie de la Nation. Or, sous ces deux rapports, je soutiens que la Langue Françoisé est la moins impure.

Si la décence me le permettoit,

je pourrois faire l'énumération d'une foule de mots propres à faire naître les idées les plus lascives & les plus malhonnêtes qui se trouvent dans les Langues Grecque , Latine , Italienne , Allemande , Espagnole , &c. ; & je défierois qu'on pût en fournir autant d'exemples dans notre Langue. De-là , comme vous l'avez fort bien remarqué , Madame , ce grand nombre d'objets intraduisibles pour nous , & dont nous ne pouvons rendre le sens que d'une manière si imparfaite.

Quant au moral de la Langue , c'est-à-dire aux tours de phrases & aux manières de s'exprimer ,

elles ne respirent pas moins la décence & la pureté.

De tous les Peuples , le François a toujours passé pour le plus poli & le plus honnête. Il a dû nécessairement imprimer son caractère à son langage. L'homme s'exprime pour l'ordinaire suivant l'impulsion habituelle de son ame.

En parcourant l'Histoire des autres Peuples , nous voyons effectivement qu'aucun ne s'est avancé si rapidement vers la civilisation que le François. Il avoit donc un penchant plus déterminé que les autres à toutes les vertus de la sociabilité. Tout ce qui pouvoit le rapprocher davantage de la société,

devoit entrer dans la combinaison de son langage; il ne manqua pas d'y répandre toute l'aménité de caractère & de principes dont il étoit susceptible. Aussi le François s'accoutume-t-il, dès l'enfance, à parler le langage de toutes les vertus sociales; jusques dans ses vices, il fait en conserver l'apparence; & le plus vicieux parmi ce Peuple, est encore le moins barbare de tous les autres; on pourroit conclure de là qu'il devoit inspirer d'autant plus de défiance. Oui; s'il pouvoit long-temps résister à cette franchise, pour ainsi dire innée, qui fait le fonds de son caractère. Mais, tôt ou tard, il se décèle, &

son langage , d'accord avec son cœur , laisse toujours appercevoir qu'il lui en coûte pour tromper.

L'impureté est un vice contraire à l'esprit de société. Naturellement plus sociable qu'un autre , le François a su l'éviter plus soigneusement : la Nature , abandonnée à elle-même , l'y porte comme tous les autres , mais au moins il fait démentir ce penchant par son langage. Heureux si sa conduite répondoit à ses discours !

» Quoique nos mœurs , dit le le P. Bouhours (a) ne soient peut-

(a) *Entretien d'Ariste & d'Eugène , sur la Langue Française , par le P. Bouhours,*

être pas plus pures que celles de nos voisins, notre Langue est beaucoup plus chaste que les leurs ,

Jésuite. Cet ouvrage , qui roule sur six entretiens différens , parut en 1671 ; il fit une grande fortune littéraire. Il valut à l'Auteur beaucoup d'éloges , & au Libraire un débit de deux éditions considérables , en six mois , sans parler des suivantes ; mais ce beau succès fut troublé par un Aristarque sévère , Barbier d'Aucour , de l'Académie-Françoise , homme de Lettres , d'heureuse mémoire , dont l'esprit aisé & pénétrant lui avoit fait acquérir une facilité merveilleuse pour la composition de ses propres ouvrages , & une critique très-exacte pour la correction de ceux des autres , (je me sers des termes de M. l'Abbé de Caumartin , depuis Evêque de Blois , dans sa réponse au Discours de

à prendre ce mot dans sa propre signification. Elle rejette non-seulement toutes les expressions qui

réception de M. de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon, qui succédoit à Barbier d'Aucour).

La critique des Entretiens d'Ariste & d'Eugène avoit pour titre : *Sentimens de Cléante sur les Entretiens d'Ariste & d'Eugène*. Elle étoit sanglante, impitoyable & ne faisoit quartier sur la moindre bagatelle. Le P. Bouhours en eut du chagrin ; il fit l'impossible pour la faire supprimer, mais en vain. L'année suivante, 1672, elle fut réimprimée en Hollande, & répandue par-tout. Il ne fut pas possible au P. Bouhours, dit Ménage, de suivre l'avis du P. Commire, qui lui avoit conseillé de la mépriser. Amelot, de la Houffaye dit, page 212 de ses Mémoires, que

blessent la pudeur , & qui salissent tant soit peu l'imagination , mais encore celles qui peuvent être mal

cette critique fit encore plus de mal au P. Bouhours que celle du Cid n'en avoit fait au célèbre Pierre Corneille. M. l'abbé d'Olivet en rend le meilleur témoignage ; elle est , dit-il , admirable en son genre : on y trouve de la délicatesse , de la vivacité , de l'enjouement , un savoir bien ménagé , & un goût sûr , qui saisit jusqu'à l'ombre du ridicule dans un amas d'excellentes choses , comme le creuset sépare un grain de cuivre dans une once d'or. Telle est effectivement l'opinion qu'on doit avoir des *Entretiens d'Ariste & d'Eugène* , considérés dans toute leur étendue. Il ne s'agit ici que du second entretien , qui a pour objet la Langue Française. Il faut convenir qu'il y a de grandes beautés , mais non

interprétées : la pureté va jusques au scrupule , comme celle des personnes qui ont la conscience tendre & auxquelles l'ombre même du mal fait horreur ; de sorte qu'un mot cesse d'être du bel usage , & devient barbare parmi nous , dès qu'on peut lui donner un mauvais sens. L'Italien & l'Es-

sans de grands défauts. Le P. Bouhours ne s'est point fait de scrupule de copier plusieurs Auteurs , & , sur-tout , Pasquier , dans le septième Livre de ses *Recherches* , & le Laboureur , dans son Livre des *Avantages de la Langue Françoisse sur la Latine* , &c. Au reste , il ne l'a point fait impunément. Barbier d'Aucour a tout relevé avec beaucoup d'adresse.

pagnol

pagnol n'ont garde d'être si sévères ».

Il est bien malheureux, Madame, que nous soyons parvenus à distinguer la pureté d'avec l'impureté. nos passions ont défiguré, la Nature; il eût été si doux, si agréable, de pouvoir jouir de tout, de tout dire, de tout voir, sans y entendre matice. L'homme s'est avili au point, qu'il est esclave de tous ses sens, le lâche! Tout étoit bien; il a voulu créer le mal. Aveugle, il ne savoit pas qu'il en seroit la victime. Ce n'étoit pas assez qu'il fût dans son cœur, il osa même en souiller ses discours. De-là est venue la nécessité de cette vertu qu'on

nomme *pudeur*, vertu supérieure à la force des loix humaines qui, heureusement, sert de frein à bien des maux, & sans laquelle l'univers seroit dans l'anarchie continuelle des vices les plus honteux. Elle existe dans l'ame par rapport aux choses & par rapport aux paroles qui les rappellent, selon la convention du langage.

» Les hommes, dit le célèbre Arnaud, sont convenus qu'une même chose étant exprimée par de certains termes, elle ne blesseroit pas la pudeur; &, qu'étant exprimées par d'autres, elle la blesseroit. Dans toutes les Langues policées, il y a de certains termes

que l'usage a voulu qui fussent regardés comme déshonnêtes , & dont on ne pourroit se servir sans blesser la pudeur ; & il y en a d'autres qui , signifiant la même chose ou les mêmes actions , mais d'une manière moins grossière , & pour ainsi dire plus voilée , ne sont point censés déshonnêtes ; & il falloit bien que cela fût ainsi : car , si certaines choses , qui font rougir , quand on les exprime grossièrement , ne pouvoient être signifiées par d'autres termes dont la pudeur n'est point offensée , il y'a de certains vices dont on n'auroit point pu parler , quelque nécessité qu'on en eût , pour en donner de

l'horreur, & pour les faire éviter ».

Malgré la convention des significations, il est néanmoins certain qu'il y a dans les Langues des mots qui frappent davantage l'esprit & le cœur, & dans lesquels on trouve plus d'analogie avec les choses obscènes dont ils représentent en quelque façon l'image. Ce sont ceux-là particulièrement que notre Langue a exclus. Si le François est vicieux, comme tous les hommes, il a du moins cet avantage sur bien d'autres, qu'il n'ose parler du vice qu'avec réserve & modestie. Dans sa Langue, le vernis de la pureté couvre toujours ce qui lui est le plus contraire. Il ne seroit

peut-être pas difficile de conclure de là , par une suite de raisonnemens justes , qu'il doit être d'un caractère moins vicieux que les autres Peuples ; c'est déjà beaucoup pour sa réputation , que d'avoir plus de pudeur dans son langage. Qu'on le censure tant qu'on voudra ; personne ne peut nier que le caractère du François est tempéré comme le climat de son Pays : car le physique influe sur le moral ; il étoit donc impossible que son langage calqué , pour ainsi dire , sur son caractère , ne participât point aussi de la température du climat.

Les Langues ont une raison physique & morale , comme les mœurs.

Elles ressemblent, à certains égards, aux maladies de l'espèce humaine : on ne peut les connoître, & les analyser sans une connoissance de la topographie des Pays.

Vous voyez, Madame, que je ne cherche pas à donner aux François toute la gloire de leur langage, puisqu'il tient aussi à des causes indépendantes de leur caractère. Il faut aimer sa Nation, mais jamais au point de la louer gratuitement à tort & à travers, pour le seul plaisir de la louer.

La clarté, la netteté, la brièveté, sont encore des qualités principales de notre Langue. La première est la plus nécessaire ; elle est le but de

la Langue , & de celui qui parle. Il existe un ordre naturel que l'esprit saisit aisément , & sous lequel les idées se présentent à l'intelligence la plus grossière dans les propositions qui forment le discours ; le sujet , c'est-à-dire , la personne ou la chose dont on veut parler , doit tenir le premier rang : car , avant de rien dire du sujet , il faut le concevoir existant : on le compare , on le juge ; on lui donne , ou on lui refuse telle ou telle qualité , & voilà le verbe , en second lieu , & l'attribut à la fin ; ce qui fait les trois objets qu'on appelle , suivant l'art de raisonner : le sujet , la copule & l'attribut. Par cette copule , on

n'entend autre chose que le verbe qui devient, selon que le jugement est affirmatif ou négatif, le lien qui rapproche, ou l'Agent qui sépare les deux extrêmes. Nous expliquerons cela plus au long à l'article *Logique*. L'enfant dit en François : *Maman est bonne, ce fruit est bon, je suis content, je demande ceci ou cela, &c.* On diroit en Latin : *bonne est maman, ou bonne maman est ; bon est ce fruit, ou fruit ce bon est, bon ce fruit est, ou content je suis, ou je content suis, ou suis moi content ; ceci je demande, &c.* Les inversions & transpositions fréquentes contribuent à l'élégance de la Langue Latine. Elles dé-

pareroient au contraire la nôtre , qui ne veut rien admettre que dans l'ordre naturel du raisonnement. Cette loi précieuse que nous lui avons imposée, & qu'elle suit plus qu'aucune autre, pourquoi ne la suivons-nous pas en matière de morale ou de conduite? elle suppose dans le François un esprit plus juste, plus droit. Notre langage est en lui-même la leçon & l'exemple de l'ordre. Quel homme ce seroit que le François, si son esprit & son cœur se dirigeoient selon ce bel arrangement. Mais le plus régulier n'est pas toujours celui qui a la règle sous les yeux. On voit le mieux, on l'approuve & on suit

le pire. *Video meliora proboque, deteriora sequor.*

Les inversions & les transpositions isolent tous les mots, & détruisent l'ensemble de la phrase. Elles sont favorables à l'harmonie; mais le langage n'est pas la musique; qui veut converser ne veut pas chanter. On dira que notre Langue n'est pas aussi harmonieuse que la Latine, l'Italienne & l'Espagnole; quand cela seroit, que nous importe? Chaque Langue n'a-t-elle pas son harmonie propre? La véritable consiste à n'avoir rien de rebutant pour l'oreille, ni de pénible pour la prononciation, & dans l'arrangement matériel, le plus con-

venable des mots ; d'où il résulte que notre Langue est aussi harmonieuse que celles qu'on vient de lui opposer , quoique son harmonie soit différente : trop ou trop peu de consonnes & de voyelles dans les syllabes , doivent apporter un désagrément & une difficulté notables dans la prononciation ; c'est dans le juste mélange de ces lettres que se trouve proprement le plaisir & la facilité de la nôtre.

On l'appelle analytique ou analogue , non-seulement parce que sa syntaxe est soumise à l'ordre analytique ; c'est-à-dire que la succession de ses mots y suit la gra-

dation analytique des idées ; ou parce que sa marche est analogue à celle de l'esprit. Elle mérite encore cette dénomination , parce que sa prononciation suit en quelque façon l'analyse des sons & des mouvemens naturels des lèvres.

La musique la plus agréable n'étant autre chose que la combinaison la plus agréable des sons , la Langue qui se prête aisément à cette combinaison doit être musicale ou lyrique. C'est bien à tort que la plupart des Musiciens veulent priver la nôtre de cet avantage. J'ai grande peur que leur impéritie ne mérite seule tous les reproches.

La

La Langue Italienne abonde en voyelles , & sur-tout en voyelles douces ; elle est , à la vérité , plus douce ; mais cette douceur trop monotone la rend insipide ; le langage du cœur , quelque délicieux qu'il soit , ne tarderoit pas à devenir trop mon , si celui de l'esprit ne s'y mêloit pas. Qu'on parle Italien à sa maîtresse , *Italiano alla Signora* , fort bien ; mais l'amour n'est pas le seul mobile des hommes ; ce seroit même un très-grand mal qu'il le fût , sur-tout , pris dans le sens voluptueux ; & tous les hommes ne sont pas des *Maîtresses*.

La Musique se rapporte plus

1785. N^o 3.

F

qu'on ne croit à la Langue : voilà pourquoi la Musique Italienne ne me paroît pas devoir être toujours préférée. Fondé sur ce principe , qui n'est pas évidemment faux , je n'aimerois pas trop la Musique des Allemands ; je la trouverois trop dure , comme leur Langue , plus convenable aux chevaux qu'aux hommes , *tudeſco al ſuo cavallo*. Si l'Eſpagnol convient à Dieu , *Spagnuolo à Dio* , les hommes doivent ſ'en trouver fort honorés ; je crois qu'il ſeroit plus digne des merveilles de la Nature , de ne parler que d'une manière noble & grave juſqu'à un certain point , en ſe permettant quelquefois d'égayer un

peu son langage. Avec un peu plus de gaieté , la Musique Espagnole ne pourroit déplaire à personne.

On ne parle guère de la Musique Angloise. Le Peuple Anglois est naturellement plus Penseur que Musicien. Ce que les Espagnols font avec gravité , avec emphase , il le fait avec réflexion profonde , avec mélancolie ; il est sombre , parce qu'il fouille plus avant dans la nature des choses , il va plutôt au fait , & au fond , sans songer trop à la forme ; sa Langue est plus simple , plus difficile par cela même : car il n'est pas donné à tout le monde de savoir simpli-

fier les choses , & de les comprendre sans les détails ; sa Musique seroit probablement trop sèche. Elle ne pourroit qu'effleurer le plaisir, comme la prononciation de sa Langue qui n'est qu'un sifflement, ne fait qu'effleurer l'articulation. C'étoit dans ce langage que Charles-Quint auroit parlé, disoit-il, aux oiseaux : *inglese à gli uccelli*.

Tout ce que je dis ici, Madame, sur la Musique de ces trois Peuples , vous ne le prendrez point, j'espère , à la lettre , pour une vérité incontestable. Ce n'est qu'un léger apperçu qui demanderoit, pour cesser d'être un problème, un plus long développe-

ment. Puisque j'ai tant fait que de parler de la Musique des autres, je suis bien aise que vous connoissiez mon opinion sur la nôtre. Les Musiciens étrangers ne me le pardonneront pas ; je ne - prétends point fronder leur autorité. Mais , sans me donner la peine de le prouver, ce que je ne ferois peut-être pas aisément , je déclare que la Musique Françoisé est préférable. Je parle comme je suis affecté ; j'en dis autant de la Langue , mais je me flatte de n'être , à cet égard , contredit par personne. Comment ne pas préférer une Langue dans laquelle tout se présente dans l'ordre le plus na-

turel ? C'est , à mon avis , ce qui constitue la véritable harmonie. Quels Auteurs ont parlé plus naturellement que Fénelon , Fléchier & Racine ? Et , cependant , quoi de plus harmonieux que leur style ? Il est vrai que l'harmonie de nos styles tient à d'autres causes que celles des Langues transpositives qu'il est inutile de détailler.

C'est par une suite de ce penchant pour l'ordre naturel que le François a renoncé aux cas des noms adjectifs , afin d'éviter jusqu'à la tentation de sacrifier l'ordre au plaisir de cette harmonie passagère qui naîtroit de l'inversion.

Quoique le François soit en gé-

néral ennemi des inversions , il n'y a pourtant point renoncé tout-à-fait. Il en est même qui , souvent , sont nécessaires pour l'intérêt de la clarté. Celles-là deviennent , dans certains cas , fort naturelles. Par exemple , on diroit mal : il y a un air de vanité dans la générosité de nos jours , qui en détruit le mérite. Il faudroit dire : *Il y a dans la générosité de nos jours , un air de vanité qui en détruit le mérite ; & je remettrai le bijou que vous m'avez confié dans son étui ; au lieu de je remettrai dans son étui le bijou que vous m'avez confié , & plusieurs autres.*

Les meilleurs Auteurs recommandent cette inversion qui donne

quelquefois de la grâce au Discours. Mais il ne faut s'en servir qu'autant qu'elle le dégage d'une obscurité qui, sans elle, le rendroit moins intelligible & languissant ; & , pour lever certaines équivoques ; j'en donne moi-même un exemple dans cette phrase : au lieu de dire , *d'une obscurité qui le rendoit moins intelligible & languissant sans elle* , je préfère *qui, sans elle, &c.*

Ce qui ajoute au mérite de notre Langue , c'est qu'elle n'admet aucune inversion sans raison , au lieu que les autres Langues ne consultent pour les admettre qu'une élégance & une harmonie de préjugé.

Quoique nos inversions paroissent déranger l'ordre grammaticale , elles ajoutent au nombre & à la netteté du style , & sont d'un très-grand secours , sur-tout , dans les grandes phrases & dans les longues périodes où la liaison des mots est difficile à conserver.

« Il y a long-temps , dit M. de Gamaches , qu'on cherche ce que c'est que le nombre, en matière de langage ; mais il est facile de le découvrir..... Le nombre est le rapport sensible des parties du discours rangées selon l'ordre que demande la netteté du style. Ainsi , lorsqu'une phrase manque d'harmonie, n'en cherchez la raison que

dans le mauvais arrangement des parties qui la composent. Mettez entre toutes ses parties l'ordre le plus convenable ; à coup sur, vous la rendrez harmonieuse ».

Selon Vaugelas , l'un de nos grands Maîtres, « l'arrangement des mots est un des plus grands secrets du style. Qui n'a point cela ne fait point écrire : il a beau employer de belles phrases & de beaux mots ; étant mal placés , ils ne sauroient avoir ni beauté , ni grâce , parce qu'ils embarrassent l'expression , & lui ôtent la clarté , qui est le principal.

C'est par le moyen de l'inversion ménagée avec discernement , que

tous les mots se trouvent assortis d'une manière agréable, & pour l'oreille & pour le goût. Elle est un ornement ou un défaut, selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait. Les bons Ecrivains lui ont fixé des bornes, au-delà desquelles il seroit mal de l'étendre. Ces bornes sont plus étroites que dans les autres Langues. Par cela même, le langage François est plus clair & plus parfait.

Dans notre Poésie, elles sont plus étendues que dans notre Prose. Le Poëte peut admettre des inversions de tous les cas, depuis le Nominatif jusqu'à l'Ablatif. La Poésie même n'auroit pas, sans

elles , le nombre & l'harmonie qui lui sont propres. Mais , règle générale , & sans exception , à suivre en Vers comme en Prose , on doit éviter les inversions toutes les fois qu'elles causent la moindre amphibologie dans la phrase , & qu'elles choquent l'oreille & le goût. Il y a des fautes qui sont contraires aux règles , & d'autres , que l'esprit , le sentiment & ce tact fin & délicat réprouvent. Il importe de se mettre également en garde contre ces dernières.

D'après cet article sur la clarté , vous concluez , Madame , que la netteté est aussi l'un des caractères distinctifs de notre Langue ,
sans

fans qu'il soit besoin d'y rien ajouter. L'une suit nécessairement de l'autre , ou plutôt elles peuvent être regardées comme synonymes. Mais ce qu'on lui conteste le plus , c'est la brièveté. Je voudrois bien que ses détracteurs la missent en parallèle avec les Langues Latine , Grecque, Espagnole ; nous verrions s'ils auroient beau jeu. Puisque vous savez le Latin , Madame ; dites-moi , s'il vous plaît : voyez-vous , dans le François , des périodes aussi longues & tant de synonymes , que dans cette Langue ? Les oraisons de Cicéron me font grand plaisir assurément ; mais elles ont quelques phrases à la Maim-

bourg (a) , qui fatiguent. Apparemment il avoit , comme ce Jésuite , une haleine fort longue ; il devoit savoir que tout le monde n'a pas les mêmes poumons. N'a-

(a) On se rappelle le remède très-simple du Médecin de Province à un Médecin de Paris , pour guérir de l'asthme.

« Lisez tous les Ouvrages du R. P. Maimbourg , ci-devant Jésuite , prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période ; & vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu-à-peu , sans qu'il soit besoin de réitérer le remède ».

Ce seroit néanmoins une grande injustice que de comparer tout-à-fait les plus longues phrases de Cicéron à celles de Maimbourg.

Extrait des Lettres Persanes.

t-il voulu écrire que pour lui ? c'est une sottise. Mais, chut. Dieu me garde de manquer de respect à l'un des plus grands Orateurs de l'antiquité. Et la Langue Grecque, qui à ces défauts de la Latine, joint les épithètes fréquentes, inutiles, & les particules qui surchargent le discours ? C'est bien autre chose dans l'Espagnol. Vous n'avez pas d'idée de ces grands mots qui ne finissent plus : témoin cet *incompréhensibilidades* à perte de vue, rapporté par le P. Bouhours. Deux ou trois pareils dans une phrase de Maimbourg. Ah ! Ciel ! il faudroit, pour le coup, que Dieu créât tout exprès une organisation particu-

lière. L'homme qui voudroit faire son testament en ces termes, auroit besoin de s'y prendre presque en naissant.

Nous avons dit, Madame, que le langage étoit relatif au caractère & à l'esprit. D'après ce principe qui revient toujours, le François, naturellement vif & pétulant, pourroit-il s'accommoder d'un discours traînant & allongé ? En supposant qu'il fut aussi léger & aussi frivole que sa réputation le feroit croire, la briéveté de ses expressions devroit répondre à la succession rapide de ses idées. Presque tous nos mots empruntés soit du Grec, soit du Latin, sont raccour-

cis ; les élisions , les ellipfes , les syncopes , sont autant de moyens imaginés pour abrégér , resserrer , faciliter & fortifier le discours.

En vain diroit-on que notre Langue n'est ni aussi brièvement énergique , ni aussi précise que les Latine & Grecque ; n'en considérons pas seulement les mots , mais les phrases ; elle nous fournit des exemples de laconisme admirable dans tous les styles. Elle a comme les autres Langues les plus concises , ses bons mots , ses saillies , ses traits vifs , ses répliques heureuses & ses discours aussi prompts que la pensée , & aussi véhéments que l'imagination.

Je reprendrai , cet article , la prochaine fois. Vous me permettrez de finir ma Lettre ; il est minuit : mes yeux se ferment. Je sens bien que mon cœur s'ouvreroit encore à de nouvelles preuves de mon attachement pour mon cher Comte, pour ma belle , mon aimable Comtesse , & pour notre Elève. L'homme seroit trop heureux , si le physique se prêtoit toujours aux ressources du moral.

Adieu, Madame , daignez agréer mes hommages très-humbles & très-respectueux.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LA COMTESSE.....

AU DOCTEUR.....

LETTRE QUATORZIÈME.

LE Printems de cette année ,
mon cher Docteur , est comme la
fanté de mon fils ; il commence
à merveille. Puisse-t-elle lui res-
sembler toujours ! Hier , nous avons
veillé fort avant dans la nuit , à
cause d'un souper d'amis : car , on
soupe ici. Cela seroit trop bourgeois
à Paris. Contre ma coutume , j'é-
tois restée au lit un peu tard. Je
m'éveille ; un soleil éclatant doroit

mon alcove ; le Comte arrive ; il avoit déjà travaillé une heure dans son cabinet. La beauté du jour ajoutoit à sa gaieté ordinaire. — O mon ami ! la Nature doit être aujourd'hui ravissante. Je sens mon ame se dilater comme la fleur aux approches caressantes du Zéphir. Allons respirer l'air libre & délicieux de notre campagne. Jusqu'ici la vue de notre enfant n'a pu s'étendre que dans une espace très-étroit. L'hiver, le triste hiver, nous permettoit à peine de quitter nos foyers. Commençons à l'accoutumer au lointain réjouissant du paysage ; en fortifiant ainsi sa tendre paupière, nous essayerons ses

premières forces sur la pelouse naissante. Qu'il nous sera doux de voir ses petits pieds former des pas incertains ! Après l'avoir aidé par la main, nous le quitterons un instant ; nous le verrons abandonné à lui-même , trébucher , se redresser & s'empresse de nous atteindre. Comme nous jouirons de ses inquiétudes & de sa joie enfantine ! Une carresse du papa & de la maman fera pour lui une récompense précieuse de ses efforts : alors il recevra la première leçon de la Nature , qui deviendra le germe de son émulation.

Les promenades champêtres sont le plaisir favori des amans ; c'est

dans le silence heureux de ces solitudes que la tendre Annette & l'honnête Lubin aimoient à s'occuper de leur union future. Mais, combien elles sont plus délectables pour deux époux qui voient à leurs côtés, le fruit fémillant de leur union, s'égayer & se livrer à des jeux innocens.

En revenant de notre promenade, mon mari vit dans un buisson une belle épine, il la coupa; mais ce ne fut pas sans accident. Il faut payer ses fantaisies d'une manière quelconque. Il en fut quitte pour une piquure assez vive au pouce de la main droite. Ce petit mal, en apparence, ne l'inquiéta point.

de la journée ; mais, le soir, il s'accrut avec la douleur ; le pouce devint fort enflé : le Comte voulut vous écrire : impossible de tenir sa plume.

Eh bien , mon cher Docteur ; où en feroit votre correspondance ? Pourtant , elle feroit interrompue sans moi. Une femme n'est donc pas tout-à-fait inutile. Je me charge de la besogne littéraire de mon mari ; & , après l'avoir consulté , remplie de ses idées , & suivant quelquefois sa dictée , je continue votre sujet.

Vous en étiez resté au Laconisme. L'idée commune attachée à ce mot est celle de brièveté. Son

étimologie vient du mot *Laconie* (a), célèbre contrée de la Grèce, au Péloponèse, dont Lacédémone étoit la Capitale. Le Peuple de ce Pays étoit renommé pour sa manière succinte, vive & serrée de s'énoncer. Ce style répondoit à la noblesse & à l'ardeur de son caractère, développées par une éducation mâle (b).

(a) La Laconie s'appelle aujourd'hui *Zaconie*, ou *Brazzo Di-Maina*, en Morée, & ses habitans sont nommés *Mainotes* ou *Magnottes*.

(b) L'état d'avilissement & de dégradation où les Laconiens, & généralement les Lacédémoniens sont tombés, ne permet plus de reconnoître l'esprit & les

Les

Les Lacédémoniens s'énonçoient aussi d'une manière laconique ; mais, de même qu'en France , il y a des contrées où la Langue ,

mœurs de leurs pères. S'il en reste quelques traces , elles sont malheureusement bien légères. Au lieu de cette magnanimité qui rendit autrefois leurs ancêtres l'admiration & la terreur des autres Nations , le brigandage , la perfidie les caractérisent & dirigent toutes leurs actions. Esclaves de l'Empire Ottoman , on les voit continuellement occupés , tantôt à servir , tantôt à desservir leurs Maîtres. Leur trafic est de faire des esclaves par tout où ils peuvent en enlever. Aujourd'hui , ce sont des Chrétiens qu'ils vendent aux Turcs ; demain , ce sont des Turcs qu'ils vendent aux Chrétiens.

est plus particulièrement épurée ;
de même le Peuple de Laconie
s'exprimoit avec plus de brièveté.
Vous savez , mon cher Docteur ,

Certains Auteurs ont prétendu qu'ils étoient encouragés à cet infâme métier , par l'exemple de leurs Caloyers , espèce de Moines , suivant la règle de Saint Basile , qui leur servent de Directeurs. Mais c'est une calomnie atroce. Les relations les plus authentiques attestent que ces Moines ont conservé avec tant d'exactitude la première ferveur de leur institut , que jamais ils n'ont eu besoin de réforme. Ils habitent le Mont Athos , (en Grèce , dans la Macédoine , & dans une presqu'isle au S. du golfe de Contesse. Il étend son ombre jusqu'à l'isle de Stalimène ou Lemnos , un peu avant le coucher du soleil). Ils ont

les discours nobles & les réponses concises des Lacédémoniens en général. Nous avons aussi de beaux exemples de Laconisme à citer dans

là sept Monastères qui ressemblent à des espèces de forts. C'est par leurs soins que la plupart des Eglises d'Orient sont desservies. Ils se distinguent par l'austérité de leur vie & par la pauvreté. L'usage de la viande leur est interdit. Ils ont , pendant le cours de l'année , quatre Carêmes , qu'ils observent avec une grande rigueur , ne mangeant alors , ni beurre , ni œufs , ni poissons : quelques-uns même s'abstiennent de l'huile. Des herbes & du pain sont leur unique nourriture. Leur occupation , pendant ces Carêmes , est de pleurer leurs péchés & ceux de tout le Peuple , & d'implorer la miséricorde divine. Les Turcs

H ij

notre Langue sur toutes sortes de
sujets.

Le Comte de Périgord assiégeant
la ville de Tours , Hugues Capet
& Robert son fils , lui envoyèrent
ordre de se retirer ; sur son refus ,
l'Envoyé lui dit au nom des deux
Rois : *Qui vous a fait Comte ? Le*

ont beaucoup de vénération pour ces
Moines.

Les mêmes Auteurs se contredisent évi-
demment , ailleurs , en rendant témoignage
à l'austère régularité des Caloyers. *Lisez :*
Dictionnaire universel , historique & cri-
tique des mœurs , &c. , par une Société
de Gens de Lettres , aux mots *Mainotes &*
Caloyers.

Her Vassal répondit simplement :
Qui les a fait Rois ?

Les Suisses, au service de François premier, en Italie, murmurant contre Lautrec, Général de ce Prince, au sujet du non-paiement de leur solde, dirent à ce Général : *Argent, congé ou bataille.* Lautrec leur répondit aussi : *Argent, point de congé, & bataille.*

Henri IV encouragea ses soldats avant la bataille d'Ivry, en ces termes simples, nobles & remplis de bravoure : *Enfans, je suis votre Roi, vous êtes François, voilà l'ennemi, donnons.*

Le même Roi écrivit à Crillon, après la victoire d'Arques, au pays

de Caux, (Normandie) : *Pends-toi, brave Crillon ; nous avons combattu à Arques , & tu n'y étois pas. Adieu, je t'aime à tort & à travers.*

Madame de....., fort âgée ; veuve d'un homme de robe, dont elle avoit eu plusieurs enfans , voulut se remarier à un jeune Seigneur , qui n'étoit pas riche. Comme elle consulta M. du Harlay ; Premier Président , sur son mariage ; ce Magistrat lui rappella le malheur de son fils , qui étoit tombé d'un balcon dans la rue , & s'étoit tué : *A votre fils , dit - il , la tête emporta le corps ; & à vous , Madame , le corps emporte la tête.*

De la Reynie, Lieutenant-général :

de Police de Paris (a), quoique Conseiller d'Erat, fut obligé, par sa première place, de venir rendre compte de sa conduite à M. de Harlai, premier Président. *Lieutenant de Police*, lui dit ce Magistrat, *sûreté, netteté, clarté*. Ces trois mots exprimoient des devoirs bien étendus, & qui demandent

(a) Cette charge fut créée par Louis XIV, en 1667, pour M. de la Reynie. C'est aux soins de ce Magistrat que nous sommes redevables des beaux Réglemens de Police qui s'observent dans la Capitale. L'établissement du Guet, la défense aux gens de livrée, de porter des cannes & des épées, les lanternes, &c. sont des monumens de son zèle & de sa vigilance.

une grande vigilance jointe à beaucoup de talents.

Le Duc d'Orléans, Régent, forcé de mettre quelques impositions sur le Languedoc, & fatigué des remontrances d'un député des Etats de cette Province, lui répondit avec vivacité : « Et, quelles sont vos forces, pour vous opposer à mes volontés ? Que pouvez-vous faire ? *obéir & haïr*, répliqua le Député. Beau trait de fermeté. Le Régent l'entendit sans colère ; ce qui lui fit autant d'honneur qu'au Député.

Quels beaux exemples de Lacinisme on trouve encore dans tous nos grands Auteurs tragiques ! Cor-

neille ne met qu'un. mot dans la bouche de Nicomède (Tragédie de ce nom) & ce mot renferme tout ce que la circonstance pouvoit inspirer de plus énergique. Nicomède conseille à Prusias, Roi de Bithinie, de n'être ni mari, ni père, c'est-à-dire d'éviter les faiblesses de l'un & de l'autre. Prusias embarrassé, lui demande ce qu'il doit donc être : *Roi*, lui répond le Prince.

C'est aussi au même Auteur que nous devons cette réponse Romaine du père des Horaces. Julie annonce à cet homme intrépide que les Curiaces sont victorieux ; que deux de ses frères sont morts,

94 L E M E N T O R .

& que le troisième n'a pu se sauver que par la fuite. Le vieillard est indigné de sa lâcheté ; Julie l'excuse.

J U L I E .

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

H O R A C E .

Qu'il mourût.

Malgré les malheurs qui l'assiègent , Médée ne dément point la fermeté inébranlable de son ame : en vain sa confidente les lui reproche.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite ,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite :
Votre Pays vous hait ; votre époux est sans foi ;
Dans un si grand péril , que vous reste-t-il ?

M É D É É .

Moi.

Dans la Tragédie d'Alexandre ,
de *Racine*, Porus vaincu , défarmé
est amené devant son vainqueur ,
& lui parle avec une fermeté peu
commune. Alexandre , étonné , lui
dit...

ALEXANDRE.

Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS.

En Roi.

Voltaire nous représente Jocaste
étonnée du désespoir d'Œdipe ,
(Tragédie d'Œdipe).

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable ?

ŒDIPÉ.

Mes crimes.

Dans la Tragédie de Brutus ,

de cet Auteur , Proculus veut apaiser la colère de Brutus contre son fils , qu'on croit opposé au parti de la liberté.

PROCULUS.

Vous êtes père , enfin.....

BRUTUS.

Je suis consul de Rome.

Je citerai aussi cette réponse remarquable de Brutus à César ;
(Tragédie de la mort de César ,
du même Auteur).

CÉSAR.

Crois-tu , s'il m'eût vaincu , que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté Romaine ?

(Il parle de Pompée)

Ah ! sous un joug de fer il t'auroit accablé ,
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

Je

Je ne veux pas oublier de vous rapporter une réponse originale & par sa hardiesse & par sa brièveté, à une demande aussi vive & aussi laconique.

Un de nos Rois rencontre sur la route de Versailles un Abbé semilant & propret, Sa Majesté veut s'amuser à lui faire des questions de manière à éprouver sa fermeté : *D'où venez-vous ? où allez-vous ? que demandez-vous ?* L'Abbé, loin de se déconcerter, répond sur le champ : *De Paris à Versailles, un bénéfice.* Le Roi, surpris, fut enchanté de sa présence d'esprit, & le fit porter sur la feuille,

On dira, mon cher Docteur,

1785. N° 31

I

que la plupart de ces réponses ne consistant que dans quelques mots, elles ne donnent pas un grand mérite à la Langue Françoisse. Mais pourquoi ne sont-elles exprimées qu'en peu de mots ; si ce n'est parce que la Langue a dicté cette précision ? Dira-t-on aussi que le *veni, vidi, vici* de César n'est pas une belle preuve du Laconisme inné du Latin ? Le génie de la Langue Espagnole auroit-il imaginé une telle brièveté ? Quand nous disons que notre Langue est précise & laconique, nous entendons à la fois la précision de ses mots, & l'art qui la distingue, de dire beaucoup de choses en peu.

de mots. Les exemples que je viens de rapporter ne sont pas seulement de mots , mais de pensées , d'expressions & de tournure.

C'est , sur-tout , dans les proverbes , dans les axiômes & dans les sentences , que le Laconisme se fait remarquer. Notre Langue abonde en exemples de ce genre.

Je n'approuve point , mon cher Docteur , cette manie ridicule qu'ont eue nos Auteurs , de toujours citer de préférence des proverbes tirés d'une autre Langue. Les proverbes étrangers auroient-ils donc , soit pour le sens , soit pour l'expression , plus de finesse & d'agrément , que les proverbes

François ? Je crois bien que la trop grande familiarité contractée avec ceux-ci , & l'habitude de les entendre souvent dans la bouche de tout le monde , peuvent contribuer à nous les rendre insipides. La folie de l'homme est de n'aimer & de n'estimer que ce qu'il n'a pas , & de se dégoûter bientôt de ce qu'il a. Mais si nous voulions être raisonnables , nous ferions plus de cas de nos propres richesses ; c'est une injure que nous faisons à notre Nation , que de recourir à des autorités tirées de Langues étrangères.

Il en est de même des axiômes , des sentences & des belles pensées.

Nous avons plus de penchant à citer ce qui vient des Auteurs ou des grands hommes étrangers. Je fais que la sagesse & le vrai beau sont de tous les Pays ; mais, lorsqu'on les trouve dans les écrits & dans la bouche de ses compatriotes, il me semble que, pour instruire ses compatriotes, on doit s'attacher à les leur proposer. Pourquoi s'obstiner à ne vouloir jamais être soi ? Un usage me fait de la peine, Docteur, c'est celui qui règne dans les Colléges & dans les Arts. Ici, on ne parle que des anciens & des étrangers. Régens, Ecoliers, tout est Romain, Grec, &c. Là, le marbre, l'airain & la toile ne

respirent que la grandeur de ces illustres Républicains. Les Romains & les Grecs ont fait & dit de belles choses ; mais, nos François font-ils à dédaigner ? voilà pourquoi la plupart des jeunes-gens ignorent l'histoire de leurs Pays. Rome a eu ses grands hommes ; la Grèce a eu ses Sages ; mais la France n'a-t-elle pas eu les siens ? Je voudrois que, loin d'oublier l'antiquité étrangère , toujours bonne à connoître , on s'attachât à ne jamais omettre l'antiquité régnicole ; qu'à côté d'un exemple tiré de l'Histoire de Rome , de Grèce , &c. on citât un exemple tiré de l'Histoire de France ; qu'un grand

homme ancien , étranger , se trou-
vât en parallèle avec un grand
homme , ancien & du Pays , qu'un
fait , un dit de César , de Caton ,
de Solon , d'Alexandre , fussent ba-
lancés par d'autres faits , par d'au-
tres dits des Charlemagne , des
Bernard , des Suger , des Sully ,
des Montesquieu , des Louis XIV,
&c. & qu'en tout il se fit une com-
paraïson & un échange continuel ,
des grands traits de génie & de
sagesse des Anciens , avec ceux des
Modernes de toutes les Nations ;
voilà comme on instruiroit , à la
fois , la jeunesse , de tout ce qui
pourroit l'intéresser dans les siècles
& dans les Peuples d'autrefois &

d'aujourd'hui. C'est ainsi qu'on parviendrait à lui rendre plus frappants, & à lui inculquer plus profondément dans la mémoire & dans le cœur les exemples utiles & nécessaires du bien & du beau, qui se trouvent au milieu des Annales de son Pays. On parle moins, en France, des François que des Romains & des Grecs. Si le mérite de ces deux derniers Peuples a contribué à les immortaliser, il faut avouer aussi que notre injustice envers nos ancêtres compatriotes, a beaucoup trop étendu la gloire des étrangers.

Rien n'est plus facile à retenir que les proverbes, les axiômes &

les sentences. Notre Langue nous en offre qui ne sont pas inférieurs à ceux des autres. Il suffit d'ouvrir la plupart de nos beaux Ouvrages, soit en prose, soit en vers. Combien de phrases & de vers qui contiennent des vérités éternelles qu'une seule lecture même rapide, grave pour toujours dans l'esprit.

Il faut être de bien mauvaise foi pour refuser à la Langue Française, le mérite de la précision qu'on admire exclusivement dans le Latin & dans le Grec. C'est par une suite de cette admiration folle & exclusive, que l'habitude & le préjugé leur ont donné la préférence pour les inscriptions.

Dès ma jeunesse , dit M. le Président Rolland (a), j'ai toujours été indigné de l'oubli auquel nous condamnons notre propre Langue , & de la préférence que nous donnons à la Langue Latine , spécialement pour les Inscriptions.

(a) Ce Magistrat , dans lequel l'humanité reconnoît un père , les Loix un défenseur éclairé , & les Lettres un ami , un Savant profond , toujours occupé de les employer au plus grand bien , a donné au public une *Dissertation sur la question de savoir si les Inscriptions doivent être rédigées en Latin plutôt qu'en François ?* dans laquelle il établit la prééminence de notre Langue sur la Latine , ou du moins son mérite égal , d'une manière décisive. Un

Deux raisons, mon cher Docteur, me paroissent renfermer un motif déterminant en faveur de notre

vengeur tel que M. le Président Rolland , ne peut qu'ajouter à la gloire de la Langue Françoisse, & contribuer à augmenter l'influence qu'elle s'est acquise par son propre mérite sur l'esprit & sur le goût des autres Nations.

Cette dissertation est le fruit d'un examen sévèrement approfondi de tout ce qui a été écrit de plus saillant pour & contre notre Langue ; elle présente un résultat victorieux & sans réplique, bien capable d'intéresser la Nation, & que l'Académie Françoisse s'est peut-être déjà fait un devoir de consacrer à l'immortalité, dans le Recueil précieux de ses Mémoires.

Nous devons aussi à M. le Président Rolland *un Plan d'Education*, présenté

Langue ; elle est aussi propre aux inscriptions que la Latine ; & , quand bien même elle y seroit

originellement au Parlement , le 13 Mai 1768 , & considérablement augmenté depuis. Ce monument recommandable du zèle & des lumières d'un Magistrat citoyen devoit être le guide de toutes les Institutions publiques & particulières. L'Auteur l'a fait imprimer généreusement à ses frais ; mais il n'en a été tiré que très-peu d'exemplaires , qui tous ont été distribués en présent.

Ce seroit à la Nation à imprimer de pareils ouvrages , qui tendent si directement , & plus qu'à bien d'autres , à l'utilité générale.

Je regrette de ne pouvoir en conseiller la lecture à tous ceux qui s'occupent d'Education , puisqu'ils sont privés de la facilité de se le procurer.

moins

moins propre, il est utile & nécessaire que les inscriptions de monumens François soient écrites en François, comme toutes celles qui concernent une Nation quelconque doivent être écrites dans la Langue de cette Nation.

Voudriez-vous que je développasse ces deux vérités? Pour la première, je n'aurois besoin que de recourir à des exemples.

Aux Inscriptions, il faut ajouter les Epigrammes, les Epigraphes, les Epitaphes, les Devises, &c. qui sont aussi des espèces d'Inscriptions.

INSCRIPTIONS.

J'ai lu dans le Journal de Paris ,
 du 11 Janvier de cette année ,
 les quatre Vers suivans , pour le
 Portrait de M. le Duc de N...

Protecteur des talens dont brillent ses écrits ,
 Poète-Philosophe , égal aux beaux-esprits ,
 De Paris , de Rome & d'Athènes ,
 Il réunit Mécène , Horace & La Fontaine.

Cette Inscription ne seroit-elle
 pas plutôt un modèle de précision ,
 si elle se borroit au dernier Vers ?

Celle-ci seroit superbe au bas
 d'un buste de Corneille ;

Corneille au grand Condé fit répandre des larmes ;

Ou la suivante :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute en ses vers ;

Vous trouverez ces deux dernières Inscriptions dans la première des deux Centénaires de ce grand homme, Pièces en un acte & en Vers, par *M. le Chevalier de Cubières*, de l'Académie de Lyon. Représentées à Rouen, Bordeaux^(a), Tours, Grenoble, au Havre, &c.

EPIGRAMMES.

Les Pères du Couvent de..... avoient une croix au milieu de leur jardin; soit par dégoût d'un spectacle aussi triste, mais cependant convenable à leur état, soit par

(a) Le premier d'Octobre 1784.

intérêt d'une commodité utile ;
soit par frivolité , ils substituèrent
à cette croix un jet-d'eau ; un rail-
leur fit ces deux Vers Latins :

2 3 1 3 1 4
Deposuere crucem patres , lympham que sonantem
Ont déposé ; la Croix les Pères ; l'eau , & , bruyante

2 1 2 1 4 3
Supposuere ; bibant ; Crux ea major erit
Ont substitué , qu'ils boivent ; Croix cette plus grande
fera.

J'ai marqué les mots par les chiffres 1 , 2 , &c. , pour indiquer aux jeunes apprentifs du Latin , la construction des phrases (a).

(a) C'est par cette méthode que je suis parvenu à donner en très-peu de temps à une jeune personne des notions suffisantes de la Langue Latine , qu'elle écrit & parle bien maintenant.

Traduction , mot à mot , en Prose.

Les Pères ont déposé la Croix , & ils ont substitué un jet-d'eau ; qu'ils boivent de cette eau , cette Croix sera plus grande. On pourroit dire plus brièvement : Les Pères ont substitué un jet-d'eau à la Croix , qu'ils boivent ; (voilà le bibant) mais il faut sous-entendre en Latin , comme en François : de cette eau , ce sera plus grande Croix.

On voit que cette dernière traduction est plus laconique ; & , si l'on estime le Laconisme par le nombre des lettres , on verra que l'un & l'autre version sont à la rigueur égales.

Traduits en Vers François, peut-être , pour ne pas dire sûrement , ces deux Vers Latins feroient tournés avec plus de brièveté.

Je rapporterai cette ancienne plaisanterie épigrammatique.

Je fais bien qu'un homme d'Eglise ,
Qu'on redoutoit fort en ce lieu ,
Vient de rendre son ame à Dieu ;
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

Et cette vieille qu'on trouve
toujours nouvelle :

Ci-gît ma femme. Ah ! qu'elle est bien,
Pour son repos & pour le mien !

E P I G R A P H E.

Les Epigraphes sont des espèces
d'exorde à la tête des Ouvrages.

Le grand art est de les choisir courtes, afin de renfermer en peu de mots l'exposé du sujet & de la manière de l'Auteur. Elles sont maintenant fort à la mode. Mais je suis fâchée qu'on ne les choisisse pas de préférence dans la Langue de l'Ouyrage. Le François en fournit d'aussi belles que les autres Langues. On les prend dans les axiômes, les sentences & belles pensées énergiques, simples, naïves & familières, écrites en différens styles, selon la différence des sujets. Je n'en citerai aucune. On fait que leur beauté dépend de leur analogie avec le sujet qu'on traite.

E P I T A P H E S.

L'Építaphe du Roi Pépin est ainsi conçue :

Pépin , père de Charlemagne

N'auroit-on pas mieux fait de mettre *Pepin*, comme les Anglois, ont omis *Dryden*?

Celle de Suger :

Il fut tout par lui-même , & rien par ses aïeux.

J'en omets un grand nombre d'autres de plusieurs grands hommes anciens qui ont illustré notre Monarchie , pour me rapprocher des héros de nos jours.

Ces deux vers, d'un de nos Poëtes,

me paroissent la plus juste Epitaphie du Cardinal de Richelieu.

Il fut trop absolu sur l'esprit de son maître ;
Mais son maître par lui , fut le maître des Rois.

Au reste , on peut consulter une foule de recueils. J'invite les amateurs d'Inscriptions pour les statues des grands hommes , à lire la lettre qui fut écrite aux Auteurs du Journal de Paris , & insérée dans la feuille du 27 Septembre 1783 ; on en trouvera quatorze fort belles & très-bien exprimées chacune en deux Vers , qui renferment les traits principaux du personnage dont il s'agit. Pour engager plus sûrement à les lire , il suffit d'en nommer les sujets ,

*Corneille , Daguesseau , L'Hopital ,
Fénelon , Sully , Montesquieu , Bos-
suet , La Fontaine , Paschal , Tour-
ville , Molière , Turenne , Descartes ,
Montausier .*

D E V I S E S .

La Devise est une petite phrase, sententieuse, seule ou accompagnée de symbole ou de figure allégorique, analogue aux faits, au caractère particulier de la personne & de la chose dont il s'agit.

Toutes nos devises sont en Latin ; leur invention qui remonte, comme celle des armoiries aux premiers temps de la Chevalerie, dut être d'abord exprimée dans la Langue que le génie militaire des

Romains avoit consacrée, & dont les grands, parmi les Francs, avoient adopté les usages. Par respect pour leur origine, on les a conservées; mais il seroit à souhaiter, pour l'honneur de notre Langue & pour l'intérêt de la postérité François, qu'elles fussent, à l'avenir, imprimées en François. N'est-il pas extraordinaire, par exemple, que les Devises des Médailles & des Jettons de l'Académie-Françoise soient écrites dans une autre Langue que celle de l'Académie? J'en dis autant des Médailles & Jettons d'Académies nationales & de toutes les monnoies.

M. de Marmontel , à qui nous devons le nouvel article *Devise* , dans l'Encyclopédie par ordre de matières , bien préférable à celui de l'Encyclopédie alphabétique , en donne une raison qui m'a fait d'autant plus de plaisir qu'elle est plus vraie ; il arrive , dit-il , que le Peuple , en lisant sur l'une des portes de la Ville , *Abundantia parva* , croit qu'on a voulu dire : *L'abondance est partie* , &c. Mais je m'apperçois que j'anticipe sur ce que je dois traiter en second lieu.

Avons-nous donc , en François ; des Devises aussi courtes & aussi expressives qu'en Latin & en Italien ?

lien ? Oui , fans doute. Qu'on traduife les Latines & les Italiennes , &c.

En voici une : *Crescam ut proſim ; que je croiſſe afin d'être utile.* Un célèbre Magiſtrat, modeſte & généreux , avoit fait graver un croiſſant tiré de ſes armes avec ces mots. Il eſt vrai que le croiſſant fait plus de bien à la Nature , & répand une plus grande lumière à meſure qu'il croît.

Cette Deviſe me paroîtroit convenir plus particulièrement autour des armes de la Maifon de France , que l'on peut dire ſ'accroître de plus en plus. *Que je croiſſe afin d'être utile.* Tel eſt le vœu que

tous les Bourbons forment en naissant. Illustres amis des François , vos vœux seront exaucés : vous ferez du bien , vous continuerez d'être les Dieux tutélaires de la Nation. Aujourd'hui , j'ose me déclarer son interprête ; déjà je touche en esprit au berceau des augustes rejettons de mon Roi. J'inscris d'un côté , autour de l'écusson Royal qui décore leurs lambris , ces mots si chers à mon cœur : *Crescite ut profitis* , croissez pour accomplir les vœux héréditaires des Bourbons : croissez pour être utiles ; de l'autre , j'ajoute ces mots : *Crescam ut profum* , que je croisse pour être utile. La première

de ces Devises seroit le garant de notre amour pour nos Princes, & la seconde , celui de notre bonheur qui doit un jour leur être confié. O vous , dignes Instituteurs qui ferez appelés à l'emploi redoutable de leur éducation, vous ne manquerez pas de commencer le cours important de vos instructions par l'explication de ces deux devises. Vous les rappellerez , souvent , à vos respectables Elèves : vous leur apprendrez à renouveler sans cesse ce vœu si digne d'un Prince citoyen ; oui , diront-ils, chacun , après vos leçons journalières : *Crescam ut profim* : (Je croîtrai pour être utile , & le bonheur d'au-

trui fera la mesure du mien).

Les Devises , dit encore M. de Marmontel , ne sont plus guères en usage que sur les Médailles & Jettons. Les Médailles sont bonnes à constater les faits & les époques. Les Jettons ne sont bons à rien , qu'à servir de signes numériques à certains jeux , & à marquer durant la partie , les alternatives de la perte & du gain. Parmi les vieux Jettons qui roulent pêle-mêle sur les tables de jeu , il y en avoit un qui représentoit un vaisseau , les voiles déployées , avec ces mots : *Nescit moras*. Or , il advint qu'un M. de Moras fut Ministre de la Marine , à laquelle il n'entendoit

rien : alors le vieux jetton , *Nescie moras* , fut remarqué , & tout le monde , jusqu'aux femmes , croyoit entendre ce Latin.

Quand j'ai dit , mon cher Docteur , que les Inscriptions en général , étoient aussi courtes en François qu'en Latin , je me suis bien attendu à des contradictions sur ce sujet. Je conviendrai qu'en estimant le nombre des lettres & des mots , il se trouve souvent beaucoup de différence. Mais , qu'on se donne la peine de décomposer toutes les phrases Latines ; pour les expliquer , il faudra nécessairement rappeler plusieurs mots sous-entendus que les Latins ont

mal fait de sous-entendre : car c'est en cela que consiste la difficulté & même l'obscurité du langage. Pour juger sainement & sans partialité de la précision des Langues Françoisse , Latine , &c. , il faut d'abord rétablir l'ordre naturelle de construction dans toutes les phrases. Or , je prétends qu'à la fin de l'examen, il y auroit plus de mauvaise foi que de vanité à donner exclusivement à l'une plutôt qu'à l'autre , le mérite de la précision.

Prenons cette Devise pour exemple : *Crescam ut profim*. Un Latin se vantera de n'avoir que trois mots pour exprimer sa pensée ,

tandis que le François en a six : *que je croisse afin d'être utile , & même sept , d'être équivalent à de être.* Nous jouons ici à qui aura le moins de points. — Mon ami , lui dirai-je , moi , Françoise , vous trichez. Cela n'est pas de bonne compagnie. — Moi , tricher ! — Oui , Monsieur , vous trichez , & c'est assez votre usage. — Oh ! pour le coup , Madame , c'est trop fort , sachez qu'un galant homme est indigne de la moindre supercherie. — Je le fais bien. — Ne suis-je donc point un galant homme ? Madame , M. le Comte aura la bonté de me rendre raison de.....

Vous l'entendez , mon cher Docteur ; voilà nos têtes chaudes. Vîte, une affaire d'honneur ; plutôt mourir que de perdre l'honneur. Eh ! quel honneur , mon Dieu ! l'homme civilisé ne saura-t-il jamais secouer ce vilain préjugé que les Sauvages détesteroient ?

— Ne vous fâchez pas , Monsieur le Latiniste ; réparation , vous êtes un galant homme , je vous reconnois pour tel ; la preuve , c'est que j'ai du plaisir à m'entretenir avec vous. Je vous pardonne une tricherie que vous avez commise , peut-être , sans le savoir.

Je riois de toute mon ame ;
& plus je riois , plus il se fâchoit ;

mes propos , il les prenoit pour un perfiffage. Tout de bon , il alloit fortir.

— Sérieusement, Monsieur, je suis votre amie, écoutez-moi, parlons raison: les femmes en ont quelquefois plus que les hommes.

Il s'appaïse, & je commence paisiblement ma petite dissertation. Nous traduisons *creſcam* , *que je croiſſe*. Mais , comment concevoir qu'un ſeul mot en contienne , à la fois, trois abſolument différens? & , que ſignifient ces mots *que je croiſſe* ? Pourquoi ce *que* au commencement d'une phrase ? C'eſt un article démonſtratif-conjonctif ; il a donc beſoin d'un principe anté-

cèdent qui le détermine. Dans routes les phrases de toutes les Langues du monde, il faut indispensablement admettre le sujet, le verbe & le cas du verbe. Voici comment on doit entendre le mot *crescam*, que je croisse; suppléez, je souhaite que je, &c. mais que est un démonstratif-conjonctif; il ne peut servir de cas au verbe, nouvel embarras. Je dirai: Je souhaite une chose; que est mis pour la désigner, & il répond à ces mots: c'est-à-savoir, je ou moi, croisse au futur, ou doive croître, ut; c'est-à-dire, ad prout hunc, cette finem, fin, encore c'est-à-dire prosum, je ou moi, serve ou sois

utile, ou *doive être utile* : car il s'agit du futur ; le vœu ne regarde effectivement que le temps à venir.

Voilà bien des sous-entendus ; que pensez-vous actuellement, Monsieur le Latiniste, de ma dissertation ? reconnoissez-vous que vous aviez triché ? Vous autres, qui vous piquez de Laconisme, c'est ainsi que vous nous escamotez la plupart des mots qui servent à l'intelligence de vos phrases, & puis, vous voulez que nous les comprenions comme vous, qui en avez la clef, & puis, vous voulez encore vous vanter de parler plus intelligiblement que les autres. Oh ! vous conviendrez, ne vous en dé-

plaise , que cela n'est pas vrai.
 Quand vous auriez ôté la vie à
 mon mari , ou quand vous l'au-
 riez vous-même perdue pour cette
 querelle , je crois que vous n'en
 eussiez pas été justifié. Vous auriez
 eu de plus le tort de vous être
 fâché & d'avoir.... Enfin , vous
 eussiez eu tous les torts qu'un ga-
 lant homme ne voudroit pas avoir ,
 que vous n'aurez jamais , sans
 doute , à présent , c'est pourtant
 une femme qui vous éclaire au-
 jourd'hui.

Je vais vous avancer un paradoxe,
 peut-être , pour bien des gens ;
 mais , à mon avis c'est une vérité.
 Examinez-bien , & vous applaudi-
 rez

rez à mon raisonnement. C'est que, la construction de toutes les Langues étant universellement la même, puisque l'esprit n'a qu'une seule & même manière d'opérer dans l'ordre de concevoir, de comparer & de juger, il en résulte qu'au fond, toutes les Langues reviennent au même point pour être entendues. La plus précise n'est donc pas celle qui dit le plus ou le moins de mots; mais celle qui procède avec le plus de clarté, & dont la construction est le plus analogue à l'intelligence naturelle. Or, telle est la Langue Françoisse; nous sous-entendons quelquefois, mais beaucoup moins

qu'elles s'insinuent plus aisément.

J. J. Rousseau , par exemple , a un grand défaut, dans son Emile sur-tout ; c'est qu'il est trop ferré pour être à la portée de tout le monde ; on diroit qu'il n'a voulu écrire que pour les Maîtres , & non pour les commençants.

Au reste , ne l'accusons pas à cet égard : c'est encore un bonheur qu'il ne puisse être entendu de tout le monde. Assez & trop de lecteurs sont la dupe de ses erreurs.

Etablissons pour principe fondamental de quiconque veut écrire ou parler , que tout style & toute expression qui sortent de la disposition naturelle sont répréhensibles

& contraires au but constant de toutes les Langues.

La Poésie est sans doute bien belle ; mais je ne puis m'empêcher d'avouer que ses inversions la rendent étrangère au langage naturel des hommes.

Il résulte de tout ce que j'ai dit ; que notre Langue est la plus précise , parce qu'elle est la plus claire & la plus nette. Si l'obscurité pouvait être indifférente à quelqu'un ; je dirois que , dans mille circonstances , elle a des tours d'expression , pour le moins aussi laconiques , strictement parlant , & même encore plus que les autres , parce qu'elle sous-entend moins : car on

doit faire peu de cas de ce laconisme, fondé sur les ellipses & les sous-entendus.

Qu'importe que les Langues Grecque & Latine ayent une énergie qu'il seroit difficile de saisir dans notre Langue. « On dira que la Langue Latine semble être faite pour les Inscriptions, à cause de ses Ablatifs absolus, au lieu que la Langue Françoisse traîne & languit par ses gérondifs incommodes & par ses verbes auxiliaires auxquels elle est indispensablement assujettie, & qui sont toujours les mêmes ». Mais c'est dans ces Ablatifs absolus, & dans la suppression de ces gérondifs & de ces verbes auxi-

liaires dont on se plaint si injustement, que consiste l'obscurité ; tous ces articles, tous ces pronoms, tous ces démonstratifs - conjonctifs, sont autant de clefs qui ouvrent l'intelligence du sens, & font disparoître les équivoques, les amphibologies & toute espèce de difficultés. Quel mérite y a-t-il dans une Langue, à retrancher, à sous-entendre des mots qu'il faut nécessairement substituer pour la comprendre ? J'aimerois autant voir un homme qui, pour faire parade d'un grand désintéressement, me donneroit tout son argent & me le redemanderoit à chaque fois qu'il auroit besoin d'acheter quelque

chose. Le monde est rempli de pauvres qui ne veulent l'être que par avarice , & qui cependant ne se refusent rien.

C'est à l'homme de génie qu'il appartient de faire connoître toutes les ressources de la Langue. Lui seul fait la manière de la retourner & lui donner , en la maîtrisant , les différentes formes dont elle est susceptible , & qui conviennent à tous les sujets sur lesquels on l'exerce. Il n'y a pas de Langue dans le monde , qui ait été plus employée que la nôtre aux traductions. Il est vrai qu'elle ne nous en a pas toujours donné de fidèles. Mais où sont les traductions par-

faitement conformes aux originaux? Cependant on préfère nos traductions, & l'étranger est jaloux de rapprocher sa Langue de la nôtre.

Les Géorgiques de M. l'Abbé de Lisle se feront toujours lire partout, & il n'est personne qui ne s'écrie, après les avoir lues dans ce Traducteur élégant & fidèle : *Virgilium vidi. J'ai vu Virgile.*

« Les hommes de génie, dit d'Alembert, ne devroient être traduits que par ceux qui leur ressemblent, & qui se rendent leurs imitateurs, pouvant être leurs rivaux ».

Un moyen aussi de bien traduire, c'est d'adopter toujours le genre

propre à l'original. Est-il en prose ? qu'il soit traduit en prose. Est-il en vers, qu'il le soit en vers. Il est rare que la prose puisse imiter la précision de la poésie, comme la poésie ne pourroit imiter le relâchement & l'uniformité de la prose. Une phrase qui, dans la prose, auroit la mesure d'un vers, choqueroit l'oreille ; & , dans la poésie, on liroit avec dégoût un vers profaïque.

C'est avec raison que le Comte de Roscomon dit dans son *Essai sur la manière de traduire en vers*, l'équivalent des vers suivants, heureuse imitation de sa pensée, écrite en Anglois :

Ce n'est que dans les Vers qu'on peut, des Vers
d'Horace

Conserver la clarté, l'harmonie & la grace ;

La Prose le dégrade , & ses pinceaux trompeurs

Prêtent à ses tableaux d'infidelles couleurs ;

Elle peut exposer l'étoffe à notre vue ;

Mais non pas le talent des mains qui l'ont tissée.

Il s'agit ici d'Horace , parce que
le Comte l'avoit traduit en vers
Anglois ; mais , quoiqu'il le cite
tout seul , il n'entend pas moins
parler de tous les autres Poètes.

Voltaire étoit du même avis ;

« Le contraire, dit-il , n'a été sou-
tenu que par ceux qui , n'ayant
pas le talent, tâchent de le décrier ;
vain & malheureux artifice d'un or-
gueil impuissant , parce qu'il n'y a
qu'un grand Poète qui soit capa-
ble d'un tel travail ; & voilà ce que

nous n'avons pas encore trouvé ». Cependant, c'est Voltaire qui avoit dit de M. Delisle ; *Virgilium vidi* ; mais on fait que *l'homme unique* n'étoit pas toujours d'accord avec lui-même , & qu'il étoit sur-tout , prodigue de complimens à qui fa-voit lui en faire.

On ne peut disconvenir qu'en général il existe peu de traductions comparables à l'original. Je dis plus ; il y a des beautés si essentielle-ment propres à une Langue qu'elles sont intraduisibles dans une autre. Le François ne peut rendre cer-taines phrases , certains vers La-tins , & le Latin , à son tour , n'a pas les moyens d'exprimer fidèle-

ment toutes les beautés du François. La traduction des Géorgiques par M. Delisle, égale quelquefois par la facilité & l'énergie, & qu'il y avoit de plus difficile à imiter, par la précision, l'élégance & la variété des morceaux techniques.

On peut citer *l'Art Poétique* de Boileau, comme une traduction fidelle de celui d'Horace, en bien des endroits; plusieurs morceaux de la traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, par M. l'Abbé du Resnel, où il surpasse son original, &c.

Adieu, mon cher Docteur, jusqu'à demain.

ANT 1317663

LE MENTOR
UNIVERSEL.

A V I S.

Cet Ouvrage, qu'on pourra regarder comme une Encyclopédie d'Education, a commencé le premier Juin 1784; les huit premiers volumes ou numéros consacrés à la Partie physique de l'Education de l'Enfance ont fini à la fin de Décembre, même année.

Ils se vendent ensemble, séparément de la suite, 8 liv. 16 s. pour Paris, & 10 liv. 16 s. pour la Province, brochés, port franc.

La Partie morale de l'Education, c'est-à-dire, celle qui concerne l'esprit & le cœur, a commencé le premier janvier 1785.

La souscription pour 12 volumes distribués en 24 cahiers, dont un le premier & le 15 de chaque mois, ou les deux ensemble, à la fin de chaque mois, selon que l'étendue des matières le permettra, pour éviter les coupures & suspensions désagréables, est toujours de 13 liv. 4 s. pour Paris, & de 16 liv. 4 s. pour la Province, port franc par la poste.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent, ainsi que tous les avis, demandes & envois de pièces relatives au MENTOR UNIVERSEL, à l'Auteur, rue Guénégaud, n° 20.

MM. les Libraires sont priés de s'adresser avec confiance au bureau; ils auront lieu d'être contents du traitement qui leur sera fait.